

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 88 (1961)
Heft: 5

Artikel: Patois et ancien français : (suite)
Autor: Chessex, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-232315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A la Fête des Vignerons de 1833, on chantait ce couplet :

Quand bin lo tsau no grelye
Dein lo mai dè juillet,

I no fau, ma felye,
Maneï lo rabliet
Dein noutrè vegne.

Maneï lo rabliet, maneï : « *manier* ». *Ce verbe patois que Fenouillet écrit manéi, Constantin et Désormaux manéhî, le doyen Bridel manaihî et Mme Odin manéyî, c'est, à part la désinence, exactement la forme de « manier » en vieux français : manier. Une fois de plus se vérifie cette constatation : que l'ancien français est souvent plus près des patois que du français moderne.*

En ancien français, le verbe *naiser* signifiait étendre le chanvre ou le lin dans les prés ou dans un creux d'eau pour le faire rouir. Ce mot, que le français ne connaît plus, est encore très vivant chez nous, où il prend diverses formes : *naiser, naisir, naser, nasir*. Comme on ne cultive plus ni chanvre, ni lin, *naiser* n'est plus guère employé au sens de « rouir », mais il possède une seconde acception, dérivée de la première : altérer par l'humidité, moisir, commencer à pourrir. Du linge *naisé*, détérioré et taché par l'humidité. En patois : *naisî, nêzi* : *Aprî houit dzo de plliodze, clli pouïro recoo fasâi pouâire : dzauno, nâ, nêzé...* Après huit jours de pluie, ce pauvre regain faisait peur : jaune, noir, moisi...

Au moyen âge, on ne disait pas « nettoyer », mais *neteier* ; on trouve aussi les graphies *neteer* et *netier*, mais *neteier* était la forme la plus répandue. Elle se maintint si longtemps qu'en 1680, Richelet observe que « le grand usage » est pour la prononciation *netéier*. Toujours archaïques, les patois disent encore *nettéyî*, que l'on orthographie aussi *netéï, netéhî* ou *netéii*.

Dans *La Veillâ à l'Ottô*, Jules Cordey écrivait : *Lo mousse repond ein nifllieint* ; nous avons là le sens primitif du verbe *nifllîâ* : « renifler ». Et dans *Por la Veillâ : Davî l'a nifllîâ la boun'oudeu de la sâocesse* ; voilà un autre

sens du même mot : « flairer », « sentir ». Ces deux acceptions étaient déjà, au moyen âge, celles du verbe *nifler*, qui, dès lors, remplacé par « renifler », a disparu de la langue française, mais non du français régional de la Suisse romande. Formes patoises : *nifflîâ, niflyâ, niflâ, nihlyâ*.

Le vieux français *neier, neïer*, prototype du verbe « noyer », a tenu le coup fort longtemps, puisqu'en 1680 Richelet écrivait encore : « *Néier, noyer* : l'un et l'autre se dit, mais *néier* est le mot d'usage. » En Suisse romande, dans le français régional, il a survécu plus longtemps encore, comme le prouve cette ligne extraite du *Journal helvétique* de janvier 1774 : « Précipitée dans une rivière, retirée à deminayée. » Quant aux patois, inébranlablement fidèles au passé, ils disent toujours *néyî*. Graphies diverses : *neyî, nêï, neihî, néhî*.

Au XVI^e siècle, le français hésita longuement entre les voyelles *a* et *e* dans des mots tels que *parfum* (*perfum*), *marché* (*merché*), *serpe* (*sarpe*), *Pierre* (*Piarre*), etc. Il en fut ainsi du verbe « pardonner », qui garda longtemps la forme *perdonner*. Nos patois, qui prennent volontiers le contre-pied du français, ont opté pour *e* et prononcent toujours *perdenâ* ou *perdounâ*. Proverbe : *On pétsi avouâ l'è la méityi perdenâ*.